

CHAPITRE 1

Conques

C'était un de ces quartiers sombres, perdus au fond d'une ville oubliée, isolé du reste du monde, très loin de la vie simple et tranquille qu'il avait pu connaître il y plusieurs années. Conques, un endroit où peu de personnes osaient encore s'aventurer de peur de s'y perdre et de ne plus jamais revoir la lumière du jour.

Les rues étroites bordées de hauts bâtiments n'étaient pratiquement plus éclairées le soir. La plupart des lampadaires avaient été détruits par des pierres lancées par de jeunes garçons qui ne savaient plus comment occuper leurs journées. Enfoncé dans la misère, le quartier n'existait plus dans la mémoire des habitants de la ville. Son nom n'avait pas été prononcé depuis bientôt deux décennies et on ne s'en portait pas plus mal. D'ailleurs, celui qui se risquait à l'évoquer en public en ressentait une telle angoisse qu'il préférait fermer la bouche et penser rapidement à autre chose.

Il n'était donc pas question d'espérer un jour voir la situation s'améliorer, aucune réparation n'avait été effectuée depuis plusieurs années dans ce quartier et cela durerait probablement éternellement, en tous cas jusqu'à sa disparition de la surface de la terre.

Pourtant, si les hommes allaient un peu interroger les quelques personnes âgées qui avaient vécu dans ces maisons des années auparavant, ils auraient appris que la vie dans ce coin du monde n'avait pas toujours été aussi pitoyable, aussi désolante, et surtout ils auraient appris comment on en était arrivé à rayer toute cette population de la mémoire.

Les anciens auraient évoqué cette période où l'angoisse que les gens éprouvent aujourd'hui en pensant à ces maisons obscures qui bordent les rues de Conques n'existait pas encore. Ils leurs diraient que si la situation était si terrible aujourd'hui pour les derniers survivants, c'était un peu à

cause de tout le monde. Ils leurs avoueraient qu'ils n'avaient pas voulu voir le mal s'insinuer doucement autour d'eux, même s'il y avait eu des indices annonciateurs. Mais tout cela ne les touchaient pas directement à l'époque, alors pourquoi se mêler des histoires des autres ?

Avec un peu de chance, il se peut même que certains anciens, plus courageux que d'autres, se risqueraient une nuit de confidences à chuchoter à leurs oreilles les dernières paroles de cet homme étrange qui parlait d'un vieux chant sacré ...d'un soi-disant élu qui viendrait un jour apporter son aide... Mais hélas, la communication n'existant pratiquement plus entre les habitants, ce vieux conte allait bientôt tomber dans l'oubli.

Dans cette pénombre quotidienne que le soleil ne pouvait plus combattre, des familles survivaient comme elles le pouvaient, misérables, résignées, n'attendant plus grand chose du reste du monde. Elles essayaient de garder un peu de courage pour encore exister un moment avant que tout ne s'effondre définitivement autour d'elles.

Le triste ciel arrosait inlassablement de ses larmes acides cet endroit moribond qui semblait déjà désert. Quelque part perdu dans cette désolation, Sylvain, dix ans, se levait doucement, écoutant le cri lugubre d'un chien errant effrayé par une chose qu'il n'osait pas imaginer. Il secoua la tête pour faire fuir les restes de fatigue qui s'accrochaient encore à lui et ouvrit grand les yeux à la recherche d'une lumière qui ferait fuir les derniers espaces de pénombre de la pièce.

Le corps encore lourd de sommeil, il posa le pied par terre et sentit monter en lui un sentiment étrange qu'il n'arrivait pas à définir. Décidant de ne pas s'attarder sur ses émotions, il se dirigea vers le couloir, ignorant complètement que dehors une étrange silhouette quittait sa rue, un sourire aux lèvres.

Quelques secondes plus tôt, l'homme était encore adossé au mur de la maison, camouflé sous une cape qui le rendait quasiment invisible. Le regard tourné vers la fenêtre de l'étage, insensible aux gouttes qui s'écrasaient sur son visage, il semblait attendre quelque chose, un bruit, un signal, un événement particulier.

A l'instant précis où les premiers rayons lumineux avaient traversé les interstices des volets de la chambre, il avait rabattu le capuchon de son vêtement et avait filé avec une incroyable rapidité vers le bout de la rue. Il

avait disparu si soudainement que si quelqu'un avait été présent à cet endroit, il aurait pensé avoir eu une simple hallucination.

Les premiers cris surgirent à ce moment précis dans la maison.

- Sylvaaiiin ! Qu'est-ce que tu fiches bon sang. Tu vas accélérer où il faut qu'je monte te chercher par la peau des fesses ?
- Je suis là répondit la voix tremblotante du fils qui approchait de la salle à manger. J'arrive tout de suite. Voilà. Voilà !

Et le silence retomba brutalement dans la rue, uniquement troublé par le clapotis des gouttes qui continuaient d'arroser le goudron sans déranger personne d'autre que quelques rats affamés.

Ces animaux, jonchés sur un tas d'ordures, tentaient de percer avec leurs dents un gros sac poubelle dont l'odeur semblait prometteuse d'un grand festin.

Le quartier en regorgeait depuis longtemps. Ces petits animaux répugnants avaient élu domicile dans une vieille bâtisse haute de trois étages qui avaient été désertées vingt ans auparavant. La nuit on entendait jusqu'au milieu de la rue les petits cliquetis de leur griffes qui frappaient les lattes des planchers lorsqu'ils traversaient la maison.

Ils avaient survécu là où les humains étaient en train d'échouer, se riant du malheur qui transpirait par les murs des masures. Aujourd'hui le problème pour eux était autrement sérieux. La nourriture commençait à manquer.

Ils se répandaient en bande dans les sous-sols des dernières maisons habitées pour tenter de voler le peu de victuailles qu'on y avait stocké. Tout y passait.

Mais quelques hommes veillaient encore et posaient des pièges. Les plus malchanceux finissaient généralement dans les casseroles des humains les plus pauvres, content de recevoir un peu de viande inattendue.

Ignorant cette vie extérieure, Sylvain venait de rejoindre la table du petit déjeuner. Son grand frère était déjà attablé la bouche chargée de nourriture, malaxant à grand bruit de salive, buvant du lait froid directement à la bouteille pour faire passer les morceaux afin qu'ils descendent plus facilement jusqu'à son estomac.

Avec un dégoût certain, Sylvain tira un tabouret graisseux de dessous la table pour s'y asseoir, regardant du coin de l'œil son père affalé un peu plus loin dans le canapé, les yeux fixés sur l'écran télé qui déversait un flot continu d'images de footballeurs à l'entraînement.

Sylvain poussa un soupir. Il ne pouvait décidément pas se résigner à vivre au milieu de ces gens si différents de lui. Il en arrivait à douter que

cet homme vautré dans ce fauteuil, en train de siroter sa première bière alors que le jour commençait à peine à se lever, était bien son père.

Il n'arrivait toujours pas à comprendre comment les adultes avaient pu en arriver à perdre tout espoir, comment ils avaient décidé de baisser les bras et de ne faire que survivre dans cette existence médiocre dont ils n'attendaient plus rien. Il leur en voulait pour cela. Ce monde ne pouvait pas être le sien, ne devrait pas être le sien. C'était le monde des Autres comme il se plaisait à les appeler.

Les Autres. C'était tous ces êtres qui semblaient d'un autre monde, qui ne pensaient pas comme lui, qui se moquaient de lui. Sa famille. Ses voisins qu'il ne voyait que le soir lorsqu'il rêvait à sa fenêtre en regardant la pluie tomber. Les Autres. C'est ainsi qu'il les avait nommés.

A moins que ce ne soit lui qui était d'un autre monde. Souvent il lui arrivait d'imaginer qu'il avait fait parti d'un groupe d'extraterrestres qui étaient venus sur terre. Une famille unie qui cherchait un petit coin de paradis et qui avait découvert l'enfer. Une famille qui dans sa fuite précipitée l'avait oublié là, perdu dans un coin. Une famille qui le pleurait depuis et qui viendrait un beau jour le chercher pour l'arracher à ses douleurs et l'entourer d'un amour tel qu'il en tomberait d'extase.

Mais Sylvain rêvait trop. Il aurait voulu se réveiller un jour et découvrir que toute sa courte vie n'était qu'un très mauvais rêve, un horrible cauchemar qui avait beaucoup trop duré mais qui venait de prendre fin. Combien l'instant lui aurait plu. Sylvain attendait en effet autre chose de la vie que ces moments de douleurs qu'il ne supportait plus.

Il savait qu'il ne fallait pas suivre les Autres dans leur chute infinie vers une destruction inévitable. C'est pour cela qu'il se réfugiait dans ses rêveries, moments intimes au cours desquelles il refaisait le monde à sa façon, sans y mettre toutes ces choses désagréables qui détruisaient les instants de bonheur. Il ne vivait sa vie qu'en rêve, le reste, c'était de la survie.

Lorsque Sylvain émergea de ses pensées profondes, il s'aperçut que son grand frère venait de terminer d'avalier la dernière bouchée de son petit déjeuner et qu'il tendait maintenant la main vers le reste du pain pour se servir à nouveau. Il n'eut pas le temps de réagir que déjà la nourriture disparaissait de sa vue, ne laissant devant lui que quelques miettes éparpillées.

- Eh ! C'est à moi ce morceau. Rends le moi tout de suite cria-t-il avec colère.

- T'as raison. Crois-y mon gars. T'as le droit de rêver, chuchota son frère penché en avant qui mordit une première fois dans sa part.
- Papa ! Franck m'a pris mon pain et je n'ai pas encore mangé, se plaignit-il alors espérant qu'il réagisse face à cette injustice.
- Même pas vrai l'nabot. C'est à moi.
- Rends-le moi s'il te plaît!

Provoquant, Franck le regardait avec un sourire tandis qu'il mordait de nouveau dans sa part.

- Dépêche-toi de me le rendre, moi aussi j'ai faim! insista-t-il avec une voix qu'il aurait voulu plus ferme.
- Dépêche-toi, dépêche-toi, répéta son frère en prenant un timbre de petite fille apeurée
- C'est pas un peu fini tous les deux ? intervint enfin le paternel en criant. Si vous n'la fermez pas tout de suite, j'vous en colle une chacun, hurla-t-il depuis son fauteuil sans même prendre la peine de se retourner.

Hélas, ce fut la seule réaction qu'il eut avant de se replonger dans l'écran de la télévision. Déjà Franck terminait la dernière bouchée de pain, Sylvain n'ayant plus qu'à partir à l'école le ventre vide.

Il se leva découragé, ne but même pas son lait, repensant au filet de bave que son frère avait laissé sur le goulot en le retirant de sa bouche quelques instants plus tôt. Il se dirigea vers l'escalier pour remonter dans sa chambre, les épaules basses et les yeux chargés de larmes. Il ne voulait pas pleurer devant son idiot de frère. Hélas, pensa-t-il, la loi du plus fort règne jusque dans ma propre maison.

En arrivant aux premières marches, il tourna la tête et jeta un coup d'œil pitoyable à sa mère qui nettoyait la cuisine, tel un robot, absente, insensible à ce qui venait de se passer.

Sa mère lui faisait pitié. Il ne l'avait jamais vu sourire. Cachée sous un tablier sans forme, elle ne ressemblait à rien, elle parlait très peu, les yeux toujours fuyant. Un simple objet animé au milieu d'individus horribles qui géraient les lieux en dictateurs. Voilà à quoi se réduisait son quotidien.

Plusieurs fois Sylvain l'avait surprise en train de boire de l'alcool, directement au goulot d'une bouteille qu'elle cachait derrière la gazinière. Il avait été tenté d'aller la récupérer un soir, de s'en débarrasser en la vidant dans l'évier, mais il avait fini par se convaincre que sa mère aurait été acheter d'autres bouteilles pour les mettre dans d'autres cachettes.

Elle n'était pas heureuse, il le savait, mais que pouvait faire un enfant de dix ans dans une telle situation. A qui pouvait-il parler de ce qu'il

ressentait alors qu'il n'avait pas le moindre ami ? Il se contentait donc de la regarder sombrer, se sentant triste de la voir triste.

A genou dans sa chambre, il ramassait les restes de ses cahiers pour préparer son cartable. C'était la rentrée, et il avait des craintes.

Inconsciemment, il se coupa du monde, ne recevant plus aucun son dans les oreilles. Il ne voulait plus entendre ces rires qui montaient du salon, ces moqueries dont il était le destinataire. Il se mit dans la peau d'un héros tragique que les Dieux avaient abandonné. Il se voyait à genou devant une statue antique, vêtu d'une toge, priant vers le domaine des Dieux, implorant leur pitié.

- Est-ce donc à ça que se résume la vie ? pensa-t-il. Alors combien je voudrais être mort ! Que m'importent ces gens pour qui je ne suis rien. Ô Dieux, je vous en prie, faites moi quitter ce monde. Mais hélas, rien ne se passa.

Et c'est sur ces sombres pensées que Sylvain quitta la maison, encore inconscient du changement qui ne tarderait pas à s'opérer dans sa vie. Derrière son dos, la porte claqua d'un coup sec et ce fut le froid qui l'accueillit.